

Ne plus questionner le réel, questionner la pensée le concevant.

Acte de concevoir Voir avec la pensée.

Que voit-on du réel avec l'œil de la pensée ?

La pensée s'adapte à la réalité en inventant.

*

Plus qu'imaginative, ma pensée est abstractive. Je conçois ce que je ne peux imaginer.

Si je ne peux imaginer un univers infini, c'est-à-dire en produire une image, je peux à l'inverse, le concevoir, en former une idée.

Ma « lutte » se situe précisément ici. C'est le versant nécessaire à l'écriture que représente la sculpture.

Mettre en image ce que je conceptualise, en faire des objets.

Quand l'objet devient une mue de la pensée. Cf Penone

Je tends à réaliser la pensée, concrétiser son abstractivité ; produire une image de sa *réalité*.

*

Culture : entreprise de domestication de la Nature et de notre propre nature.

*

Appréhender les racines biologiques de la connaissance.

De la différence entre l'orient et l'occident.

Occident : Maîtrise du dehors le réel.

Orient : Maîtrise du dedans le moi.

*

La forme suspend le sens lui dérobe son omnipotence.

L'informe comme degré le plus pur du réel, carrefour des métaphores.

*

Fabriquer des concepts sensibles et des idées plastiques.

*

Il est plus facile de sortir de l'univers que de sortir de l'homme.

*

Le propre de la pensée est de se réfléchir elle-même.

*

L'homme féconde, la femme est fécondée, jamais l'inverse. Toutes les femelles ont le sens mythologique de « terrain » ou de « matière » voire d'« église ». Passive, elle préexiste aux relations et aux fonctions de l'homme mais ne les déterminent pas. La femelle n'est que le révélateur des fonctions masculines, ce *par* quoi l'homme passe de la puissance à l'acte...

*

Naître des morts. Héritage culturel.

*

L'orgueil humain, c'est la foi en la raison.

*

S'ingénier à faire penser les autres dans sa tête. Exploration de cerveaux.

*

Un germoir pour remplir ses cellules cérébrales au petit bonheur la chance.

*

Le bonheur est subversif.

Il n'y a pas de beauté isolée du regard.

La beauté maquille le regard.

*

Que dissimule le concept de « hasard » ? Est-il la marque de l'impuissance de la pensée à comprendre, sa limite ? Ou est-ce l'accidentel, l'aléatoire que nous ne pouvons concevoir ? A quoi s'oppose-t-il ? A la « nécessité » comme l'évoque l'essai de Monod ?

Or, en quoi la nécessité ne pourrait-elle pas s'enraciner dans l'accidentel ?

Objection de la raison pour cause de non-adéquation avec la nécessité humaine « trop humaine », de voir en l'organisation de la vie un projet global. Pourtant, rien ne contraint la diversité du vivant à se confondre dans l'unité terminologique qu'est la « vie » dans laquelle on l'enferme.

N'est-ce pas plutôt la diversité du vivant qui façonne et organise la vie ?

Comment appréhender alors cet «élan vital » ou énergie insufflée ?

Comment le caractériser sans sombrer dans les méandres d'une religiosité cosmique ?

*

L'apoptose ou mort programmée des cellules que l'on traduit par le suicide comme cas de pensée.

La « conscience » de la vie au cœur de la cellule ? Comment s'exprime le « programme » ? La nécessité semble ici annuler le hasard, l'accidentel, en ce sens qu'elle s'impose comme ultime solution.

Qu'est-ce qui pousse le spermatozoïde à se lover à l'ovule ?

Comment la chimie peut-elle s'autosuffire de la sorte ?

*

Morphogenèse de la pensée.

*

L'écriture est forme de la pensée à laquelle la sculpture donne matière.

*

La réflexion consiste précisément pour la pensée à se réfléchir.

Pour rendre intelligible l'activité cérébrale, il faut se saisir de sa réflexivité. Point de départ de toutes les spéculations.

De sa fusion, l'abstractivité de pensée est l'indivisible ressortissante qui spatialise le réel dans sa réalité.

Animal anature par culture. Processus adaptatif.

Volonté écologiste de se greffer à la nature que nous avons quittée.

Nous sommes-nous vraiment rendus "anatures" par culture ? La nécessité pour l'ensemble du vivant est de s'adapter, s'ajouter, *refaire nature*. Superposition.

Si nous sommes en proie à la "nécessité" adaptative, ne serions-nous pas, finalement, *anatures* par nature ?

A l'inverse, pouvons-nous concevoir que la nature soit différente de nous, et par là même contraire à l'idée unitaire que nous en avons ?

Le fixisme des espèces répondait déjà à cette même volonté d'homogénéiser la nature, la clôturer dans une allégorie enchanteresse. Or c'est précisément notre concept de « nature » qu'il nous faudrait revisiter. Car le vivant est en métamorphose perpétuelle.

En ce sens, est-il légitime, « réaliste », de vouloir ainsi conférer à la « nature » une identité, stationnaire et invariable ?

La nature est peut-être cet non-identifiable auquel il nous fallait nous identifier pour y exister ?

Penser la pensée comme l'impensé de notre élaboration culturelle.

Une des principales activités humaines est de donner un sens à l'expérience.

Par l'élaboration de représentations individuelles et collectives, et par celle d'un système de signes qui rend possible la communication, en situant les différents signifiants les uns par rapport aux autres.

La capacité de faire sens ne dépend pas essentiellement de la fidélité d'une représentation à la réalité représentée, mais bien de sa cohérence par rapport à l'ensemble du système des représentations.

Le narcissisme comme manifeste identitaire.

*

Représenter la pensée à elle-même.

*

L'idéologie de l'amour dont l'orgueil est la seule vraie figure.

*

L'adaptation se fait référence de notre intelligence car elle est notre mode d'être fonctionnement/fonction (ce qui ne sait faire qu'une seule chose).

Ce ne sont pas nos sens qui nous trompent mais la vitesse de nos inductions.

De la même manière, ce n'est pas le réel qui nous illusionne mais bel et bien l'intellection avec laquelle nous l'appréhendons.

Le réel est notre apparence.

*

A propos des Mille et une nuits.

La misogynie est la haine des femmes que les hommes ont trop aimées.

*

Retour sur les années de recherche pour Petite scénologie de la pensée, lesquelles m'ont rendue malade. Je suis tombée en épilepsie comme on tombe enceinte. A la différence près que je n'ai fait qu'accoucher de moi.

*

Est demeure non pas ce dans quoi nous habitions mais ce qui nous habite et nous incorpore en même temps.

*

La normalité est la pire des maladies culturellement transmissibles.

*

Je ne m'intéresse pas aux productions littéraires mais à *l'idée* de la littérature. Si mes moyens sont littéraires, je n'ai pas, cependant, d'attrait pour la littérature narrative. Car tout ce qui est humain est narration, la littérature ne doit pas redoubler cette tendance ou n'en n'être que l'exacerbation.

Elle ne doit pas à son tour nous raconter des histoires mais à l'inverse, les théâtraliser, c'est-à-dire les exposer dans une représentation ayant conscience d'elle-même. Il ne s'agit donc pas d'un mimétisme s'ignorant comme tel ; la littérature ne doit pas inventer des histoires comparables à celles qui bercent

l'humanité dans son unité comme dans sa diversité, elle doit montrer que nos vérités sont elles-mêmes des fictions. Ce qui reviendrait à dire que tout n'est que littérature...

*

Et si le propre de l'homme résidait dans la capacité de sa pensée à s'abstraire du réel, le remplacer par ses inventions ?

*

L'autonomie ou l'auto-organisation est-elle la formule simple ou complexe du vivant ?

*

Interdépendance des sens et des organes / Synesthésie opérée par la pensée.

*

Indépendance du cerveau, développement hypertélique de cet organe. Dépendance de la pensée au sens généré par le processus.

De la relation à l'invention de la corrélation (par le jeu complexe de l'intellection du rapport entre le corps et le dehors).

La « corrélation » est-elle commune aux autres espèces en tant qu'elle serait une nécessité adaptative ? (A partir de quand l'espèce humaine cesse-t-elle de s'adapter biologiquement au monde ?)

*

Comment caractériser l'adaptation par intellection ?

*

En quoi notre adaptation diffère-t-elle des autres espèces ? Spécificités : concentration de l'évolution humaine dans le cerveau invention du sens. Or, en quoi le territoire d'une fourmi ne serait-il pas significatif, c'est-à-dire le signe de quelque chose ? Il est le signe de l'abri et par extension, signe de la survie, soit du maintien de la vie. Cependant, les animaux inventent-ils du sens indépendamment de leurs fonctions vitales ?

Comment expliquer le besoin de sens conféré à la vie ? A quelle nécessité ou fonction vitale le sens répond-t-il ?

*

L'invention de l'intention (invention d'une intention aux choses, aux animaux, aux phénomènes, etc.)

La somme des sens ou leur interaction provoque une réaction, laquelle entraîne une intention qui entraîne une action.

La pensée humaine est-elle une nouvelle fonction ? Une nouvelle fonction est-elle une réponse à un besoin ? Pourquoi toujours chercher une cause ? L'accidentel n'est-il pas une hypothèse ?

Ne pas chercher à connaître les causes du développement du cerveau mais observer ses conséquences ?!

Comment le développement du cerveau a-t-il ainsi influé sur l'évolution humaine ?

Si la pensée humaine est à la fois la théoricienne de l'évolution et un produit de la sélection naturelle, comment appréhende-t-elle son phénomène ?

A propos de l'adaptation des plus troublantes des végétaux. Une adaptation sans conscience d'occasionner la solidarité au sens de la complémentarité nécessaire.

Comment penser la notion de réaction indépendamment de l'interaction ?

L'adaptation est réactive (Les éléments sont mus également. Ils n'existent qu'en réaction à.) L'évolution est une succession de réactions.

La complexité naît de la multiplicité des interactions.

L'homme est-il un animal comme les autres puisqu'il est le seul à rompre avec son animalité ?

La pensée est une réaction en chaîne. Non une adaptation passive d'un sujet à son environnement mais une réaction à l'endroit de cette interaction nécessaire sans qu'il y ait cependant de réciprocité.

L'exemple des sens : appendices de préhension / perception du réel et de compréhension / intellection.

La spécificité de la pensée est d'être le sens capable de les relier entre eux. Les sens sont à mi- lieu du milieu interne (l'organisme) et du milieu externe (l'environnement). La pensée opère à l'endroit de cet entre-deux

*

Nous existons dans deux dimensions : le soi et le hors soi. A la rencontre des deux s'opère une réaction.

*

L'adaptation ne va pas de soi, elle n'est ni obligatoire ni nécessaire (exemple du handicap)

L'adaptation est la conséquence d'une réaction nécessitant un bon appareillage. Il nous faut effectivement un dispositif adéquat permettant une adaptation, c'est-à-dire, un agencement ou une modulation.

Ce qui conditionne l'adaptation est la capacité de réaction. Un organisme qui ne réagit pas au milieu externe ne peut survivre qu'à condition de l'enfermer dans son milieu propre, c'est-à-dire en dehors du monde. En d'autres termes, vivre est une réaction qui conduit à opérer des interactions.

*

Le processus évolutif est un prolongement continu dont la particularité chez l'homme est d'être comparativement plus long au regard des autres espèces. Prolongements, extensions, continuations... La complexité est-elle la « cause », l'explication de cette durée ? Comment observer notre lenteur, notre retard, notre incomplétude ? Serait-ce le fait d'un accident ? Pourquoi notre développement est-il lent ou nécessite autant de temps ?

*

Le développement hypertrophique du cerveau est-il un accident ? Qu'est-ce qu'un accident à l'échelle de l'évolution ? (Exemple des pinsons de Darwin : mutation génétique d'une lignée d'un spécimen ?)

Si l'on considère les différentes espèces d'hominidés, on observe une progression du développement cérébral (déjà engagée chez les mammifères), pouvons-nous présumer qu'une nécessité soit à l'origine de cette extension ? Dès lors, s'agit-il d'une continuité ou d'une discontinuité ?

Quel est le processus ? Un processus s'organise sans pour autant impliquer une pré-organisation (exemple des cellules reproductrices avant la fécondation — il n'y a pas de plan déterminé, il y a un potentiel d'action. Un processus possible.)

*

Nous pouvons imaginer qu'un « accident » soit à l'origine d'un processus ou le modifie. Cela dit, peut-il y avoir accident sans processus ? Discontinuité sans continuité ?

(Processus : développement temporel de phénomènes marquant chacun une étape. Du latin, « progression » dont le progrès est continu dans ce processus.)

*

La régression brutale du cerveau ne serait-elle pas également apparue comme un accident (au regard du processus évolutif de cet organe qui témoigne du développement relativement continu ?

En ce sens, l'hypertrophie est-elle un accident si le processus semble engagé dans la voie de son développement ? (à moins qu'il ne s'agisse d'un accident initial changeant la donne, opérant une variation de taille ? Cf. phases évolutives du cerveau.)





A l'échelle du cerveau, nous pouvons observer la coexistence de trois parties différentes correspondant à des étapes temporelles différentes : reptilien ; basal ; cortex.

Le cerveau, à l'instar du reste du corps, est un organe qui conserve son héritage. Sa triunité (Mac Lean) est l'empreinte de l'évolution, comme les vestiges de sa filiation. Il n'y a pas remplacement, substitution, les différentes parties se surajoutent, se superposent. Il y a accumulation, les

agencements s'emboîtent, sans effacement. (Est-ce à dire que les matériaux se « bricolent », s'organisent entre eux ?).

Le processus ne revient pas en arrière. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a précisément aucune intention.

Une spécificité, un organe ou une espèce peuvent seulement s'éteindre, s'atrophier et disparaître. On ne peut pas effacer et rejouer.

Dans ce sens, le développement hypertrophique du cerveau n'apparaît pas comme un accident mais comme le paroxysme du processus.

A l'instar des autres organes opérant de nouveaux arrangements, le cerveau n'a cessé et ne cesse de se recombiner. Or, à la différence des autres organes, le cerveau s'est spécialisé dans ces agencements. Il opère par réseaux, coordonne, combine, assemble, associe, met en liaison, priorise, etc. Le cerveau et la pensée, son prolongement sensoriel, sont nés de ce processus. Ils en sont le prolongement même, c'est-à-dire qu'ils n'en sont pas une conséquence sans en être également la cause. (Faire recherche sur les animaux dépourvus de cerveau.).

*

Est-ce notre propension à l'anthropomorphisme qui nous pousse à y voir un processus analogue ou est-ce le processus qui est à l'origine de notre propension à l'anthropomorphisme ?

*

Anthropomorphisme : personnaliser au lieu de phénoménaliser.

Penser qu'une intelligence est à l'origine de tous les processus ou que les processus sont intelligents. En quoi le processus serait-il intelligent?

Comment appréhender une intelligence toute autre, indépendante de la nôtre ?

Comment s'assurer, en effet, que nous ne « plaquons » pas notre intelligence sur celle supposée du processus évolutif ?

*

Comment atteindre le réel, le concevoir dans son absoluité, l'embrasser dans sa totalité, atteindre l'intelligence du réel ?

Si l'on cherche à connaître, c'est que l'on estime à la fois l'intelligence humaine capable de comprendre et que l'on présume l'objet intelligible.

Or comment concevoir quelque chose qui n'a pas été conçu (intellectuellement)?

Comment quelque chose peut-il être intelligible s'il n'est pas intelligent?

Objectivité et subjectivité Comment appréhender en dehors de moi le réel qui se passe de moi pour exister, autrement dit, qui me dépasse ?

Comment connaître objectivement le réel, c'est-à-dire en dehors de ma subjectivité ? Est-ce que le réel continue à exister pour moi si je ne m'y représente plus ?

En dehors de ma subjectivité, je ne reçois, ne perçois, ne conçois plus rien. Le réel s'éteint. On n'existe plus que dans un éternel coma.

*

La technique pourrait, aurait dû, prétendait être la solution (objectivité des mesures). Or ce n'est pas le réel que nous observons mais nos moyens d'investigations du réel conçus dans le prolongement de nos sens.

*

Si nous parlons de l'intelligence humaine, nous avons besoin de la référer à ce qu'est l'intelligence animale, l'imaginaire collectif étant hanté par l'interchangeabilité de l'homme et de l'animal. La métamorphose, l'hybridation, le monstre comme symptômes.

L'homme enfermé dans un animal conçu comme un monstre.

Les animaux font-ils l'expérience de l'altérité ? Le sexe comme moyen de reproduction commun à bon nombre d'espèces en est une modalité. L'expérience de l'autre comme moyen. Le/la congénère comme modalité de reproduction. Chez l'animal, on se comporte avec son partenaire potentiel en usant de ses atouts, de ses dispositions innées qu'il s'agit alors de faire valoir.

L'oiseau apprend par imitation le comportement de ses congénères aînés, développant, dès lors, un attribut commun à l'espèce. Mais se peut-il y avoir originalité, nouveauté, dans la manière dont tel ou tel oiseau « paradera » pour séduire son partenaire ? Variations mais peut-on parler de différences ? Par exemple, existe-t-il au sein d'une même espèce des individus qui ne paradent pas ?

La différence ou l'altérité : objet de fascination et de répulsion comme en témoigne la mythologie, les contes et les fables (imaginaire collectif) à travers l'allégorie de la métamorphose. Peut-être parce que nous sommes incapables de quitter notre milieu, notre réalité, incapable de s'abstraire de soi pour penser dans d'autres corps.

On ne peut que se pencher sur nous pour comprendre comment nous nous sommes penchés sur le monde. Il nous faut faire l'inventaire de nos limites, délimiter précisément nos frontières des manières dont la pensée a cherché à s'abstraire du corps pour se saisir d'elle-même (comment elle s'est dédoublée dans l'espoir, peut-être, de recouvrir son unité.).

Notre dualité s'origine-t-elle dans le « sentiment », la « sensation » d'être divisé, d'être séparé de soi, de l'autre ? Est-ce que le fait d'être né dans le corps de l'autre que l'on cherche ainsi à se séparer du sien, se fondre dans un autre, comme dans une réplique de soi ? (Le récit platonicien de la naissance de l'amour est des plus intéressants dans ce qu'il trahit et dont on retrouve la trame dans la religion judéo-chrétienne. Il y est dit que l'homme originel est double 4 bras, 4 jambes... seraitce une projection de la gestation, de notre foetalisation ? Une simple allégorie ou plutôt une métonymie ?).

Le propre de l'homme serait-il de se penser autre ?

*

La connaissance comme remède à nos certitudes. Sans ignorance point de connaissance. L'ignorance est première ; elle est le point de départ. La réponse implique la question.

*

La pensée s'est-elle imaginé qu'une intelligence devait être à l'origine de la vie, sans quoi elle serait incapable de la saisir ?

*

L'assuétude de la pensée. Sa dépendance à l'égard du sens ou de son absence.

*

Sur la complexité. L'autonomie ou l'auto-organisation est-elle la formule simple ou complexe du vivant ?

Or, la nécessité de s'assembler, de combiner, semble être à l'origine de la complexité (comme le suggère son étymologie). En d'autres termes, l'indépendance, voire l'autosuffisance du cerveau est-elle l'expression de la complexité ou d'une inadaptation ?

*

Trame interrogative : La pensée est-elle devenue cet espace autonome se rapportant au monde en l'inventant ?

Imbrication génétique et mémétique...

S'agit-il d'un abandon progressif, d'une perte de la nécessité de s'adapter au milieu en raison de sa transformation par l'homme ?

*

Est-ce que la pensée perd le corps, le remplace, lui substituant ses inventions que l'on regroupe sous le terme générique de technique, procédant par analogie avec le corps ? (et analogie avec le réel observable : vol des oiseaux et invention de l'aviation, etc.).

*

Comment la pensée appréhende-t-elle les phénomènes naturels ? Depuis sa propre nature, ce pourquoi elle personnifie au lieu de phénoménaliser.

*

L'inadaptation est-elle elle-même un moteur de « l'élan vital », en ce sens qu'elle provoque le sentiment de décalage entre soi et le monde, entre notre perception/conception du monde et le monde indépendamment de l'observateur ?

*

N'est-il pas fondamental de comprendre comment on pense pour prétendre répondre à nos « pourquoi » ?

*

Ni symbiose, ni commensalisme, ni parasitisme, ni antibiose, ni compétition naturelle, chez nous la colonisation est culturelle.



Notes de travail extraites du Pensoir de Poche I, 2010/1.

*

Faire des objets des idées ou, plutôt, traiter les objets en idées ou encore, traiter les idées en objets.

*

La pensée ne représente pas le monde, c'est elle-même qu'elle représente.

Mise en scène de soi à l'endroit de sa mise en abîme nécessaire.

L'activité principale du cerveau consiste à effectuer en permanence des modifications de soi en fonction des variables corps et dehors.

Connexions, mutations plasticité.

A l'instar du monde, le corps est une organisation spatio-temporelle dont les parties interagissent.

*

La réflexivité de la pensée s'origine dans son dispositif adaptatif.

*

Réfléchir la pensée dans une forme-concept.

A propos de ceux qui considèrent que l'art est affaire de décoration appliquée.

La décoration consiste à vouloir plaire indéfiniment aux autres ; l'art marque la volonté de se plaire infiniment à soi ; s'inventer tel que l'on se cherche et non tel que l'on se trouve.

*

Représenter la pensée à elle-même.

*

La vérité, si tant est qu'il en soit une, est que tout ce que nous prenons pour vrai est le fait de notre mensonge constitutif.

*

Peine de merde un titre pour une œuvre?

*

L'artiste est celui qui manifeste toujours seul disait Desproges

par opposition, que sont les autres?

*

Je ne veux pas que mes œuvres plastiques me survivent, d'elles comme de moi ne restera que l'image. L'image est, au bout du compte, ce qu'il reste ou plutôt, une idée-image.

C'est ce que garderont les vivants d'après moi. Mais n'est-ce pas seulement ce qu'il y a de moi, de mon vivant, parmi mes contemporains ? On n'est jamais qu'une abstraction.

*

Exposer : oser poser, hors de soi.

La beauté du futur est à entrevoir avec des défauts déconstruction de la notion de perfection. Nos objets doivent être ainsi conçus.

K

Elémentaire élément terre.

Commentaire comme en terre.

*

Antiquité : l'artiste créait un pont entre les hommes et la nature pour que les hommes voient à quel point la nature est belle.

Aujourd'hui, les artistes semblent vouloir créer un pont entre les hommes et la technologie pour leur en montrer la beauté...Comique de répétition ?

*

Ensevelis par nos objets, sommes-nous condamnées au minimalisme?

*

Réaliser mon autoportrait sur un miroir.

*

La beauté formelle est avant tout une pensée.

*

Le propre de l'homme en questions. Concevoir le propre de l'homme, c'est le singulariser au sein du vivant. Or cette volonté de se singulariser est peut-être le seul propre de l'homme qu'il nous faut considérer.

*

Créer des objets en mouvement en mue, précisément. La vidéo ? Cela dit, ne capte-t-on pas le mouvement en l'immobilisant ?

*

Installations « cages » à échelle humaine / cabinet / pièce-cerveau / milieu conceptuel / théâtre de la pensée. A mettre en scène.

*

Toujours la même, toujours une autre.

*

Le temps n'est pas « celui » contre lequel il faut se battre, il est le mouvement que l'on invente à la vie pour oublier son arrêt.

A propos de la comparaison entre les artistes de l'antiquité et les artistes contemporains (...)

Mon travail tend à créer un pont entre l'homme et sa pensée qu'il ne regarde pas ou plutôt ne voit pas ou encore ne sait pas discerner. Montrer, en effet, que la nature comme la technologie sont nées sous son regard, façonnées selon ses nécessités et auxquelles il s'est identifié.

*

Parallèle entre la cruauté innocente de l'animal et l'innocence de l'enfance. C'est ça l'innocence, égorger tout simplement... Faire une œuvre de cela.

*

L'univers est une somme de superpositions et non de destruction, nous pouvons observer le « passé » de l'univers, le temps écoulé en années lumière (extension).

Le cerveau est également une somme de superpositions (triunique), toutefois (...)

*

Qui a entraîné l'autre ? Le fixisme des espèces est-il la conséquence de la conception religieuse du monde selon laquelle rien ne doit ni ne peut changer puisque chaque chose du monde créée par Dieu est parfaite, à l'image précisément de son créateur ou l'inverse : le regard porté sur la nature ayant enfanté la conception religieuse ?

*

Est-ce la matière qui détermine la forme ; la forme qui détermine la matière ou se déterminent-elles l'une l'autre simultanément à la jonction de leur complexité ?

*

Si les mots sont la chair de la pensée, les images en sont la peau et les concepts les pores.

*

Le sens esthétique en réaction à la violence inhérente aux phénomènes naturels et par extension aux rapports humains dont la nécessité de survivre au sein d'un environnement violent et incertain les contraint à lutter parfois les uns contre les autres.

*

Essayiste : un écrivain dont la pensée s'essaye à elle-même.

Je n'ai pas une beauté canonique. Je cultive l'art de ne pas être belle ; j'entretiens mon charme. Le charme ? C'est ce qui me plaît infiniment à moi mais qui ne plaît pas nécessairement à l'autre.

*

Tendre à rendre visible l'esprit. Serait-ce cela percer l'invisible ?

×

Comment ne pas être désabusé quand on se laisse ainsi abuser ? Dramaticule tragicomique du quotidien qui rend risible ou cafardeux toute tentative d'extraction du normal. Trop normal pour être vu. C'est le lot de notre drame que de passer inaperçu.

*

Quand le réel se banalise, on invente la normalité.

*

Plus orgueilleuse que l'invention de Dieu, l'homme qui se ré-invente à la mesure de celui qu'il a créé puis décréé.

*

L'expérience du mimétisme l'adaptation n'est que le résultat d'une mutation maladroite qui n'a pas réussi.

*

Les mots manquent toujours quand la vie nous impose son silence.

*

Préhension: contact/rencontre.

Appréhension : Non contact/non prise sur le réel.

Compréhension : Prendre avec soi ; autogreffe.

*

L'homme est-il un animal comme les autres puisqu'il est le seul à rompre avec son animalité ? Ce qui reviendrait à considérer l'homme comme une espèce d'animal désespécée.

*

Le pouvoir ne peut être l'instrument d'un seul homme comme il ne peut se partager. Le pouvoir est une tyrannie qui enserme autant l'individu dans son désir que le peuple dans le manque. Le pouvoir est à renier en tant qu'il se définit comme la capacité d'une ou plusieurs personnes à exercer leur autorité sur un tiers. Le seul pouvoir qui vaille est celui que l'on retourne contre soi ; l'autorité que l'on s'inflige à soi-même. Sous l'angle politique, il nous faut remplacer le pouvoir par son contraire. Exercer un non-pouvoir, c'est laisser chacun libre de ne pas pouvoir :

- Tu ne peux pas car il n'est pas dans ton pouvoir de.
- Pourquoi ne serait-ce pas en mon pouvoir?
- Parce que s'octroyer un pouvoir, c'est ne pas en être capable sans s'en emparer.
- Il est dans mon pouvoir de tuer un homme donc.
- Oui, comme il est dans ton pouvoir de te tuer. Peux-tu te tuer?
- ..
- Alors il n'est pas en ton pouvoir de tuer un autre homme.

Légitimation de la loi du Talion sur laquelle finalement, la plupart de nos modes de justice sont fondées ? Non, anti-loi du Talion ; il ne s'agit pas d'être puni à l'égal de ce que l'on a fait subir mais de ne pas faire subir à l'autre ce que nous ne pourrions pas nous infliger. Il ne s'agit pas d'aimer l'autre comme un frère, comme notre semblable, de le traiter en égal, mais de se prendre comme référence. « Je ne ferai pas à l'autre ce que je ne me ferai pas à moi-même ». Ça renverse les données. L'autre perçu comme moi n'est pas le coupable, moi perçu comme l'autre n'est pas le coupable, il n'y a que des victimes. Etre victime de soi. Coupable d'être victime de soi. J'annihile autrui (ça ne va pas être trop difficile), je deviens mon unique référence. Une idéologie de l'individualisme en devenir, à venir ; qui sait ?

Personne ne veut mourir, pas même les suicidés. On se suicide peut-être parce qu'on ne veut pas mourir. Mourir de. Aussi paradoxal que cela puisse être, le suicide est peut-être une négation de la mort. Même lorsque l'on se suicide pour ou par amour, c'est parce qu'on refuse de mourir de chagrin...

Il se peut que nous soyons devenus hommes en domestiquant l'animal.

Les religions nous font aimer la mort, quand on perd la foi, on déteste la mort, la fausse vie en laquelle on nous a fait croire.

Dois-je détester la mort pour aimer la vie ?

Tiens, Rousseau. L'homme n'est ni bon ni méchant naturellement, puisqu'il n'a aucune notion ni de l'un ni de l'autre, indépendamment de sa culture.

*

Le bon produit sociétal suspecte toujours la pensée en elle-même car lui ne l'utilise que pour l'amener directement à l'exercice du pouvoir. A l'inverse, le penseur se plaît à cultiver un territoire où il n'a effectivement besoin de se soumettre à personne. Que la pensée ne vise pas immédiatement un but pratique constitue pour lui une énigme.

*

Comment se fier à des gens dont l'imagination est paralysée par la certitude ?

*

A prendre en considération : pourquoi s'est-on ainsi reproduit ? Parce que c'est le moyen pour les peuples de coloniser davantage. La reproduction est politicoéconomique ou l'inverse. Elle ne répond à aucune autre nécessité.

*

Je respire bien dans mon univers, l'air y est pur parce que j'y suis seule.

*

Pièce-cerveau. On y rentrerait comme dans un cabinet de curiosités où les objets seraient comme des mues de la pensée. A l'intérieur de notre boîte crânienne, la captivité serait l'espace de notre liberté ouverte aux divagations, (interphénomènes mentaux) par associations d'idées, emboîtements insolites faisant la complexité de notre pensée.

Réalisations vidéos du dispositif réflexif, cellule-cerveau pour représenter la pensée à elle-même.

*

La guerre laisse entrevoir le doute. Si la certitude de l'immortalité s'avérait fondée, quelle vacuité représenterait la guerre ?

₩

Retour sur le non-pouvoir comme nouvelle éthique : non pas « aimez vous les uns les autres » mais aimez-vous pour aimer l'autre. Trouvez en vous, en l'homme, les raisons d'aimer son congénère. Qu'y-a-t-il « d'humain » en moi et de commun aux autres ? Pourquoi ? Le début d'une nouvelle éthique centrée sur l'individu comme incarnation, *personnage* représentant l'espèce.

Les plantes n'ont pas de sauvagerie (?)

*

Indépendamment des perceptions directes, on imagine ce que l'on pourrait voir ou entendre, la tête n'est jamais coupée du corps.

*

A propos des pièces-cerveau mise en scène d'un milieu; mise en espace de notre aire cérébrale. Comment l'occuper, la matérialiser? mise en scène de soi; interaction avec le milieu créé.

Donner à voir la complexité, à proprement parler, ce qui est tissé ensemble.

*

La pensée ne représente pas le réel, elle s'y représente elle-même. Il ne s'agit donc pas de questionner le réel mais d'interroger la pensée le concevant, autrement dit, de considérer le réel depuis sa représentation. Car, si nous sommes capables de concevoir le réel, de le représenter, cela ne veut pas dire que le réel coïncide avec l'image que nous lui prêtons, cela veut seulement dire que l'acte de penser est notre mode d'appréhension du réel.

*

Retour sur *Petite scénologie de la pensée* : Il s'agissait de « disséquer » nos conceptions du monde, tant philosophiques que scientifiques pour montrer la réflexivité à l'œuvre.

Comment la pensée se réfléchit-elle sur le réel, au point de le faire penser, malgré lui.

*

Trame d'intention : Il est une donnée factuelle que l'on peut difficilement nier, quoi qu'elle fasse, la pensée est incapable de se quitter, inapte à ne plus penser, d'où son sentiment d'absoluité qui pourrait bien tenir sa raison d'être de son élémentaire indissociabilité.

C'est-à-dire que la pensée ne représente pas le réel mais qu'elle s'y représente elle-même.

Il s'agit donc moins de questionner le réel que d'interroger la pensée, capable, en effet, de le concevoir.

Car, qu'est-ce que penser sinon l'art de rendre le monde pensable ?

Pour texte bicéphale.

Titre : Les pensées alambiquées du bicéphale :

Complexité humaine à l'échelle cérébrale : aléatoire / accidentel ; connexions/liaisons ; superpositions/sédimentations ; ouvertures/obstrusion ; corporéité/abstractivité.

L'expérimentation comme « essence » de la pensée. La complexité comme matière, la simplification pour fonction. Simplifier c'est réduire à l'unité. La pensée s'est simplifiée et a simplifié la vie en concevant leur unité. (il n'y a pas d'unité du vivant).

*

Mutualisme ou co-mutualisme. Phantasme de l'origine et de la destination.

*

Il n'y a que dans l'aveuglement que l'on se prétend voyant.

*

Comment la pensée s'est elle-même inventée en concevant le monde.

*

Traiter les idées en objets les réifier.

Chosification de la pensée.

*

Pourquoi croit-on en nos inventions ? Autrement dit, pourquoi oublie-t-on qu'elles le sont ? Dimension fascinante de l'imagination, par extension de la réflexion qui n'éprouve pas sa complexité.

*

Symptôme parmi tant d'autres : les gens aiment de plus en plus parader mais ont de moins en moins de choses à se dire en société.

*

Faire des œuvres où l'écriture deviendrait sculpturale.

*

Expérience de la solitude : Si j'étais seule, je me couperai en deux pour qu'une moitié forme l'autre. Fantasme du mythe platonicien de l'amour ; une origine au dédoublement de personnalité ?



Notes de travail extraites du Pensoir de Poche II, 2010/2.

*

La pensée est mon objet de réflexion et subséquemment, de spéculation. Mon travail tend à représenter la pensée à elle-même. En projeter l'image et s'en faire le miroir.

La question de la « croyance » en toile de fond. Croyance en nos propres inventions que l'on ignore come telles. Autrement dit, pourquoi/comment oublie-t-on qu'elles le sont ?

La « croyance » en l'extériorité de nos inventions pourrait, à première vue, apparaître paradoxale, en ce sens que l'homme se renierait en tant qu'inventeur. Au regard de la suprématie de l'homme, plus exactement, celle en laquelle il veut justement nous faire croire, cela pourrait, en effet, sembler contradictoire.

Or, c'est précisément la mise à distance ; voire la négation de ses inventions qui assoit son autorité, lui fait croire en l'absoluité de sa pensée. L'homme a crée l'intelligence en s'imaginant rendre le monde intelligible (...)

*

Comment dire sans abdiquer les nuances?

*

La nécessité du vide gravitant autour de quelques sens...

*

Comment a-ton pu penser qu'à force de penser, la pensée parviendrait à autre chose qu'elle-même ? La première croyance de la pensée, c'est elle-même.

*

Réponse à la question du petit Matis à propos de *Bricolage in cognito*, œuvre exposée au Prieuré St Vincent, Chartres.

« -Pourquoi y-a-t-il des yeux à côté du cerveau ? »

« -Les yeux demandent au cerveau comment il voit le monde ? »

Le monde est-il à l'image de la représentation que s'en fait le cerveau ?

*

Théâtralité: exposition d'une représentation consciente d'elle-même.

L'art est la représentation mentale

*

« La vie est absurde » clament les nihilistes et ceux qui ne savent pas qu'ils en sont. La vie est dépourvue de sens mais n'est en rien un non-sens.

L'absence de sens n'est pas le non-sens, il est, à l'inverse, le préalable à son émergence.

*

A propos de l'enfermement de la femme dans son rôle de femelle génitrice selon lequel nous serions « programmés » pour n'avoir pour seule idée en tête, d'enfanter.

La reproduction excessive est un dérèglement, elle ne répond à aucune nécessité biologique mais à la volonté de pouvoir...

*

Sevrage. « Non merci. J'attends un accident. Heureux, paraît-il. »

*

La liberté n'est-elle pas un abandon du pouvoir ?

*

Je ne suis pas qu'une « faiseuse » d'œuvre, en premier lieu, je fais mon esprit.

*

Qu'aurait-on à dire du réel tout nu ?

*

Occasionner des cas de pensées, provoquer des actes internes ; faire penser malgré soi.

*

Si la pensée ne peut s'abstraire *concrètement* du réel, doit-elle pour autant cesser de le penser ? Non, à l'inverse, elle doit s'y réaliser, s'y greffer sans volonté de le transformer mais de s'y réinventer sans cesse.

*

Conceptuel et expérientiel. Abus de langage ? Dualisme kantien qui place notre rapport au monde sous le régime de la séparation. La transcendance de l'intellect est datée, ou plutôt, n'a jamais été.

La perception est non pas la chose atteinte mais la chose que l'on est en train d'atteindre. Elle est précisément le mode de préhension, d'appréhension, et non *l*'atteinte.

La réaction à l'appréhension est la compréhension, c'est-à-dire la prise de la pensée ou la perception comprise.

*

Dans toutes les civilisations, la réconciliation se fait par absorption (fumer ensemble ; boire un verre ; s'embrasser ; s'interpénétrer.) Quel est le symptôme ?

*

Négativisme et positivisme de mon travail.

Négativisme : Comment l'homme a dénié la vie en lui prêtant son intelligence pour la rendre faussement intelligible. Réflexivité non critique, non vue (refoulée).

Positivisme : Rendre sensible la pensée ; chercher à inventer une représentation consciente d'elle-même. Réflexivité critique.

Perspective : S'inventer dans cette nécessité de se greffer à la vie pour exister.

*

Je suis trop amoureuse de ma langue pour en posséder une autre. Trop fidèle. Ne reste plus qu'à miser sur les 400 milliers de personnes qui parlent français dans le monde ...

*

Ne pas être dans la lutte pour le pouvoir mais dans l'usage de la lutte contre le pouvoir.

*

Il y a deux sortes d'artistes, ceux qui pensent l'être et ceux qui le sont.

Les uns comme les autres construisent des représentations, à la différence fondamentale que les premiers baignent dans la représentation pure, c'est-à-dire, celle qui s'ignore comme telle, tandis que les seconds donnent à penser une représentation consciente d'elle-même.

*

Projet : Un milieu pour l'esprit. Mise en scène d'un milieu, instantané ou précipité de la pensée à un moment donné. Ce qui la fait, la constitue, la fait penser.

Partir des pensoirs de poche. Installation scénographique avec objets traités en idées et idées traitées en objets. Rendre sensible l'activité cérébrale qui consiste précisément à opérer en permanence des modifications de soi. Comment « représenter » cela ? Variations, déplacements, rebonds, emboîtements...

Par l'interactivité ? L'intimité du cerveau de l'autre comme matériau pour éprouver la plasticité du cerveau. En d'autres termes, l'activité cérébrale du spect*acteur* serait un matériau constitutif de l'installation. L'interactivité se jouerait ici, sans autres moyens, sans artifices.

Une pièce, ou plutôt un espace de forme indéfinie pour le moment où seraient rassemblées des pièces à conviction d'un cerveau en train de se faire, d'une pensée à l'œuvre.

Pas de collections ni d'inventaires (cabinet de pensée et non musée.)

Partir de mes pensoirs. L'un s'ouvre sur mes retrouvailles avec JFP (retrouvailles avec ses journaux de travail). Doit-on entendre ma voix raconter qui est JFP; dois-je donner à voir mes images mentales? Cette intimité là doit-elle être rendue sensible? A quelle fin? Ce qui est intéressant est ce que je tire, ce que j'extrais de JFP, il ne s'agit pas de faire une rétrospective narrative. Non, plutôt comment ses idées investissent les miennes, résonnent en moi. Ne pas transposer ma vie/représenter l'activité cérébrale. Son processus. Le fait qu'il s'agisse de mon cerveau est anecdotique.

Faire entendre les pensoirs, les dire.

Déambulation /divagation des visiteurs pendant la bande son.

Obscurité : « -Pourquoi est-ce si lourd d'être ainsi vide ? «

Un objet s'éclaire progressivement : crâne ouvert avec ampoule à l'intérieur.

« - C'est l'invention de Dieu qui nous distingue le mieux des animaux. »

« -La lourdeur du vide, un titre. »

Cabinet ; boudoir ; antichambre de la pensée. Espace circulaire.

Repartir de l'idée des « œuvres pour ... » (à l'instar d' « œuvre pour chien »), une œuvre pour femme ?

Concevoir une œuvre autour de l'humain naturalisé.

Le sens de la technique ? Nous libérer du travail, de l'esclavage.

La main qui a fait l'homme l'a défait.

Travailler à soi, enfin, à sa propre transformation.

Inventer une société de distribution basée sur le travail des machines (marché commun est une absurdité : vendre à l'autre plus que ce qu'on lui achète...)

Distribuer la richesse de production (et non la richesse de quelqu'un, du particulier), une solution ?

*

Théorie de la relativité : plus on voyage rapidement dans l'espace, plus on voyage lentement dans le temps. Si l'on atteint la vitesse de la lumière, le temps s'arrête complètement.

Or, si la vitesse de la lumière annihile le temps, peut-être est-ce précisément parce qu'elle est le seul temps qui soit. (Le temps n'étant quant à lui qu'un concept, une abstraction)

L'aveuglement du temps produit par la lumière.

*

Est-ce que le chien sait pourquoi il aboie ? Conséquence de la domesticité, l'aboiement du chien est un reflex conditionné, transmis par le dressage et dont les incidences héréditaires vont de paires.

Est-ce que l'enfant sait pourquoi il dit merci ? Est-ce que l'adulte sait pourquoi il dit s'il vous plaît ? Nous avons conscience d'avoir reçu une éducation dont nous sommes le fruit.

Le chien a-t-il conscience d'avoir été « éduqué », domestiqué ?

Sommes-nous finalement les seuls à avoir des représentations conscientes d'ellesmêmes ?

Après tout, nous en sommes les seuls auteurs...

Un animal se fait-il des représentations ? Est-ce que l'idée est abstraite pour lui ?

Les « représentations » ou images mentales animales seraient davantage des représentations, c'est-à-dire la représentation d'une chose absente et non d'une idée abstraite.

absence ≠ abstraction

Nous avons *abstractivé* l'absence (ou fait de l'absence une abstraction.)

Exemple des scénarios ou représentations des chats, le plus connu.

Comparaison avec l'animal qui nous réclame à manger. Il se représente cet acte concret qui est celui de se nourrir parce qu'il a faim (ou parce qu'il est gourmand). A l'instar de l'action, la nourriture est absente — il n'est ni en train de manger ni en train d'observer de la nourriture. Il s'en fait une représentation.

Est-ce que l'animal se représente l'amour ; la mort ; la vie ? Elles ne sont pas rattachées à une idée mais à une réalité. Vivre est une réalité pour laquelle ils n'ont pas besoin d'avoir une idée, vivre répond à une fonction.

Pourquoi ne se satisfait-on pas de la fonction de vivre ; pourquoi ne pouvons-nous pas vivre sans conférer à la vie un sens ? Quel est le dysfonctionnement à l'origine de notre besoin ? A moins qu'il ne réponde à une fonction ... celle de notre pensée.

*

Mes seules affaires avec la politique. Pour synthétiser, la gauche représente un idéal ; la droite, une réalité sociétale (abjecte).

*

Il y a deux représentations communément admises de l'homme. Soit une conception naturaliste, soit une conception spiritualiste de l'espèce humaine.

On ne cerne pas leurs implications communes. Pourtant, l'ambition spiritualiste de la pensée humaine a structuré l'activité cérébrale...

*

Je ne cherche pas à provoquer ou plutôt, ne cherche pas qu'à provoquer une réaction esthétique. Toute ma recherche (et certainement n'y parviendrais-je jamais) tend à opérer une mutation intellectuelle (ou transmutation) de la pensée : la dévier de ses représentations qui s'ignorent comme telles pour embrasser ses représentations conscientes d'elles-mêmes.

*

Révéler le phantasme de la pensée à l'aune de sa réalité.

*

Test de Rorschach. Faire une œuvre délirante et railleuse à partir de cela avec les taches de Patrick CROSSONNEAU.

*

« Transmuer » chaque théorie scientifique en œuvre.

Faire un enfant parce qu'on en a envie ; qu'est-ce qu'il y a de plus égoïste que ça ?

*

Peut-on être une femme « nullipare » ?

*

Notre cerveau a besoin de drogues. Dans ce sens, l'intelligence d'une personne se mesure-t-elle à la quantité de drogues qu'elle absorbe, ou à l'inverse, à sa capacité d'abstinence ?

*

La pensée substitue à notre regard un monde qui s'accorde avec notre désir.

*

Devant le petit ou le grand écran. Je ne suis décidément pas quelqu'un qui se reconnaît dans les films, mais qui se reconnaît dans ceux qui les font.

C'est-à-dire que je suis plutôt de celles qui s'identifie aux acteurs et non aux personnages.

*

C'est la simplicité du langage qui réduit le réel.

*

Psychanalyse : Accréditation du manichéisme, autrement dit, du bien et du mal, de l'innocence et de la culpabilité (chrétienne) ; en clair, l'humain et l'animal, notre dualité constitutive (peut-être après la femelle et le mâle).

Il est urgent de dépasser la psychanalyse.

*

Les pensées alambiquées du bicéphale. Métaphore filée du travail mené entre Patrick et moi. L'informe comme pur degré du réel ; la réflexivité comme pur degré de la pensée.

*

Behaviorisme : Traitement humain comparable au chien de Pavlov.

Concept de « comportement » se substituant à celui d'esprit ou de conscience.

Regard : le conditionnement ne démontre qu'une chose, sa toute-puissance, quel qu'en soit le sens. Il n'éradique pas les concepts d'esprit ou de conscience, il renforce l'idée qu'ils sont le fait d'un conditionnement. Ce que le behaviorisme doit saisir pour être pertinent : pourquoi nous sommes-nous ainsi domestiqués les uns les autres ? Par nécessité.

ŧ

Japon, tabou non sexuel, mais porté sur l'expressivité du visage, d'où la nécessité de porter un masque.

Shinto : religion narrant la création du monde comme étant naît de la jouissance orgasmique d'un dieu mâle et d'un dieu femelle qui procréaient le monde.

Hégémonie du plaisir. Sacralisation.

Hiroshima : figure du père, antihéros (mort à la guerre, péri devant les machines écrasantes assimilées ou sublimées en robots dans les mangas.)

*

Quand je parle, je censure mon intelligence ; quand j'écris, je censure ma connerie.

*

Propos sur la peine de mort. Je préfère détourner leur cerveau qu'anéantir des potentiels mal utilisés.

*

Le cas Freud Se concentrer sur le contenu de l'esprit sans se soucier des fonctionnements du cerveau (or le contenu de l'esprit est la mise en scène de l'activité cérébrale).

Actes manqués, jeux de mots (lapsus), surmoi, principe de plaisir, l'envie du pénis, etc. sont les symptômes de son homosexualité refoulée (ou du moins en grande partie).

Freud a systématisé son cas, en a fait une généralité.

*

Il n'existe toujours pas d'explication acceptée de l'anesthésie, procédé par lequel certains composants provoquent une inconscience réversible.

Malgré cela, on ne refuserait pas une anesthésie sous prétexte qu'on ne peut pas en expliquer le fonctionnement...

*

La culture est victime du politiquement correct et d'un égalitarisme simplet.

*

Relativisme: Nous vivons au mieux 600 000 heures...

Représenter : présenter à nouveau, redoublement à deux reprises ou dans deux dimensions temporelles, spatiales, etc.

Se représenter : Se présenter à nouveau, dans un ailleurs. Tentative de s'emporter, se quitter, se fuir, ou à l'inverse, de se saisir de soi.

*

Binôme composé avec Patrick Crossonneau.

Notes sur nos travaux respectifs : Déploiement du hasard aux prises avec la nécessité du sens conféré par la pensée.

Travail sur la forme et l'informe.

Pont : la forme suspens le sens et l'ouvre à sa multiplicité, ses occurrences.

Polysémie de l'interprétation, de l'appropriation de l'œuvre.

L'informe est le carrefour des métaphores.

*

Bestiaire: La seiche ne se contente pas de changer de couleur, elle se sculpte complètement, prenant la forme et la texture du substrat au sein duquel elle se trouve. Et la grande différence avec les autres animaux qui recourent également au mimétisme, comme le caméléon, est que chez la seiche, le processus n'est pas hormonal mais cognitif. En outre, la seiche est aveugle aux couleurs. Comment parvient-elle à créer une adéquation parfaite entre ce qu'elle perçoit de son environnement et les couleurs qui lui manquent? Incapables de répondre à cette question, nous sommes face à un processus cognitif sensiblement différent de tout ce que l'homme connaît, et qui est encore inaccessible à notre intelligence.

*

Bestiaire : L'oiseau à berceau que l'on trouve en Australie est le seul à peindre et à décorer son nid.

*

Anthropomorphisme et zoomorphisme : L'animal ne se projette-t-il pas lui aussi sur nous ? Existe-t-il une forme de zoomorphisme qui serait le symétrique et le corollaire à notre anthropomorphisme ?

*

Néo propre de l'homme ? : Homo sapiens est à ma connaissance, le seul animal intéressé à changer la sexualité de son voisin ; développer des programmes d'action sur la sexualité des autres espèces. C'est également le seul qui soit capable

d'adopter culturellement d'autre mode de reproduction que celui dont il hérite naturellement...

*

Le paradoxe fondamental du vivant, constitutif, est que la vie se nourrit de la vie.

*

Une œuvre ? Imaginer des humains photosynthétiques, comme les plantes, qui ne seraient pas obligés de consommer des animaux...

*

Redoublement du processus cérébral mis en abîme par le dispositif pour bicéphale, révélant la complexité comme propriété constitutive de la pensée et exposant son mode opératoire essentiellement expérimental.

*

Ce qui fait défaut à la pensée, par extension à la philosophie, c'est de faire retour sur elle-même. La réflexivité comme nécessité absolue.

L'enjeu de mon travail tend précisément à représenter la pensée à elle-même. En être à la fois l'image et s'en faire le miroir.

Opérer une mutation de la pensée. Passer d'une représentation qui s'ignore comme telle à une représentation consciente d'elle-même.

*

Neurohormone : ocytocine, hormone de la fidélité ? (exemple des campagnols des plaines et ceux des montagnes dont les premiers (ou les seconds) produisent l'ocytocine en quantité supérieurs à leurs homologues et sont plus fidèles que ces derniers...) L'infidélité serait-elle une infirmité génétique ?

*

A propos des terminologies techniciennes ou idiosyncrasies professionnelles. On tente par les moyens les plus abscons d'intellectualiser ce qui est dépourvu d'intelligence. Un comble!

K

Ne pas pouvoir se quitter, sortir de son corps, courir dans d'autres têtes, on s'échappe par l'intérieur.

Echapper la pensée par le corps ; échapper le corps par la pensée. S'évader de l'intérieur.

Sur l'égalité hommes/femmes : Comment revendiquer les différences et prôner l'égalité ? Si ce n'est concevoir l'égalité comme la défense des différences- une égalité dans la différence-)

*

Trouver aux côtés d'un crâne fossilisé d'Homo sapiens, un échantillon des dernières paroles : « Je sais que je sais ». Une œuvre ?

*

Par culture, on entend des comportements qui ne sont ni dictés par les gènes, ni imposés par l'environnement.

*

L'accidentel inhérent au geste et au matériau. L'accidentel de leur rencontre.

×

L'accidentel inhérent aux connections neuronales et synaptiques qui s'opèrent dans le cerveau. Pensée/réel.

*

C'est le potentiel qui m'excite, me galvanise, or, grandir, devenir adulte, consiste précisément à réduire le champ des possibles. Grandir, c'est choisir.

*

Si être reconnu nécessite d'être connu, être connu ne nécessite pas d'être reconnu.

*

Rien de plus vivant qu'une nature morte puisqu'elle immortalise l'éphémère.

Faire une œuvre de cela. Bois, branches à empreindre de papier. Inventer une structure qui montre ce qu'est une invention humaine. Remplacer le réel par la chose créée. L'art comme substitution, permutation, ajout dans la marge.

*



Notes de travail extraites du *Pensoir de Poch*e III, 2011/1.

ICONOGRAPHIE: © Virginie BOUTIN. Cogito. Montage et collage. 19x23 cm. 2014.